

LE CANARD

MONTRÉAL, 15 NOVEMBRE 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Nous prions nos agents, à qui nous avons envoyé les comptes dernièrement de nous en faire parvenir le montant au plus tôt.

GODIN, MONDOU & Co.,

No. 8 Rue Ste. Thérèse, Montréal.

Épître du Père Louison aux Québécois.

En ce temps-là les rouges n'étaient pas chanceux. Luc 1er, leur premier roi, était détroné et son premier ministre, qui était Joly, abandonné par cinq de ses partisans, était renversé sous le règne de Théodore 1er. Un malheur n'attendait pas l'autre. Après avoir pleuré à chaudes larmes leur roi et son premier ministre, ils résolurent de battre tous les nouveaux ministres qui étaient obligés de se présenter de nouveau devant le peuple.

Le chef des Conservateurs, de venu premier ministre, avait un grand visage pâle, une longue chevelure, une petite moustache, une petite bouche, mais une grande langue; il pouvait parler du matin au soir sans avoir mal aux jambes. Ses paroles étaient de feu et sa voix celle d'une sirène; il faisait croire au peuple tout ce qu'il voulait.

Les rouges donc s'assemblèrent et dirent: "Détruisons cet ennemi de notre tribu,....aux armes citoyennes."

— Combien faut-il? dit Rosaire, le grand vizir de la tribu et le plus actif des hommes.

— Tant, lui répondit-on.

— Très bien, dit le grand vizir.

Et le peuple criait:

"Vive Jules Prévost, l'homme du Nord, le Machabée des rouges!"

Il faut plus que cela, dirent les hommes du Nord au grand vizir, pour vaincre l'homme à la longue chevelure.

— Combien vous faut-il donc?

— Tant, lui répondit-on.

— Je verrai, dit le grand vizir, donnez moi le temps de prélever un impôt sur les peuples soumis à notre sceptre. Dans deux jours vous aurez une réponse.

Et le grand vizir publia un édit dans le royaume, demandant à chacun d'apporter son or et son argent pour vaincre l'ennemi de leur tribu. Et les peuples lui apportèrent de l'or et de l'argent en abondance.

Le grand vizir alors écrivit aux hommes du Nord qu'il était prêt à leur donner ce qu'ils voulaient, et les hommes du Nord répondirent: "Venez et amenez-nous tous ceux qui dans la tribu ont le don de convaincre le peuple, afin que nous vainquions l'ennemi de notre tribu."

Et le grand vizir partit avec des chariots remplis de sacs d'or et d'argent et avec de jeunes hommes au visage blanc mais à la langue bien pendue.

Et les peuples effrayés se prosternaient sur leur passage et disaient: "Ce sont les envoyés du grand vizir."

Et ils se rendirent ainsi à la demeure du Machabée du Nord, et le grand vizir dit en lui montrant ses chariots et ses guerriers:

"Voilà tout ce que vous m'avez demandé, allez et combattez."

Et le Machabée baissa la tête, il dit:

"Seigneur, pardonnez moi, mais j'ai réfléchi en moi-même, j'ai compté le nombre de mes ennemis et mon esprit a changé. Les guerriers que vous m'avez amenés, sont beaux et vaillants, mais ils sont un peu jeunes et je ne vois pas à leur tête l'homme à la parole invincible de St. Hyacinthe. Retournez-vous en dans la capitale du royaume avec vos chariots et vos jeunes guerriers."

Et le grand vizir dit:

"Est-ce là le Machabée du Nord, le grand guerrier qui devait mettre en fuite tous nos ennemis? Est-ce ainsi qu'on tient la parole donnée? Serait-ce pour rien que j'aurais obtenu tout l'or et l'argent de la tribu et amené de si loin nos jeunes guerriers?"

Et Melchior, le frère du Machabée, dit:

"Les hommes du Nord sont invincibles, mais ils se battent quand ils veulent et quand ils ne veulent pas, ils ne se battent pas."

Et le grand vizir dit en s'adressant à ses guerriers:

"Retournez dans la capitale avec nos chariots, les hommes du Nord nous ont trompés, fuyons, fuyons, de peur que nous ne devenions semblables à eux, éloignons nous de cette terre souillée par l'homme à la longue chevelure."

Et ils se remirent en route et les peuples qui les voyaient passer disaient:

"Comment se fait-il donc qu'ils s'en reviennent si tôt. Auraient-ils déjà vaincu leurs ennemis?"

Et quand les hommes de la tribu les virent entrer dans la capitale, ils demandèrent pourquoi ils avaient l'air si triste, et le grand vizir dit:

"Les hommes du Nord sont des femmes, ils refusent de se battre, et prenant l'or et l'argent que contenaient les chariots il les distribuait et les rendait à ceux qui avaient payé l'impôt."

LE PÈRE LOUISON.

COUACS.

Quel est l'homme le plus franc de Montréal? — Celui qu'on entend tous les jours crier dans les

rues: "Galette! Galette! Bonne galette, pas trop de beurre dedans." En voilà un au moins qui ne promet pas plus de beurre que de pain. Le gouvernement Joly aurait dû suivre son exemple, et le ministre Chapeau devrait en faire autant. Quant à Sir John c'est de la crème qu'il avait promise aux dernières élections.

On répète constamment, disait M. A. L... que le chien est le meilleur ami de l'homme, que fait-on de la femme alors?

La femme, reprit M. C. Langelier qui est un garçon d'esprit, elle vient après.

Lu sur la rue St. Laurent, sur la porte d'un restaurant:

"Huitres en saison à vendre ici."

Un nouveau prétendant. On demandait l'autre jour à M. Simard, marchand de flanelles et de calicots, de Saint Roch de Québec:

Si votre père eut été roi et se fut nommé Simard I, vous, son successeur, comment vous appelleriez vous?

M. Simard, qui n'a pas la bosse des énigmes se gratte en vain l'occiput.

— Je ne sais pas trop, lit il, en réfléchissant.

— Et parbleu! vous vous appelleriez "Simard II."

Une vieille fille était interrogée comme témoin dernièrement.

— Votre nom, demanda l'avocat.

— Joséphine P..., dit la vieille fille.

— Votre âge?

— Je ne le dis pas.

L'avocat insiste, Mademoiselle B... refuse. On va devant le juge.

— Pourquoi ne voulez vous pas dire votre âge? demanda le juge.

— Est ce qu'un témoin, votre Honneur, n'a pas le droit de refuser de s'incriminer!

Le juge et les avocats rient encore.

Une petite fille alla voir, il y a quelques jours, un bébé qui venait de naître chez le voisin. Elle revient à la maison, court trouver sa mère et lui dit:

— Maman, si vous voyiez le beau bébé que Madame L... a acheté! Où l'a-t-elle acheté donc?

La mère ne sachant trop que répondre, dit:

— Elle l'a acheté chez le boucher du coin.

La petite fille part comme une flèche, se rend chez le boucher et dit:

— Monsieur, avez-vous encore des bébés comme celui de Madame L... à vendre?

— Qui t'a dit qu'elle l'avait acheté ici? dit le boucher.

Maman, répondit la petite fille.

Le boucher, comprenant, se mit à rire et dit à la petite naïve qu'il n'en avait plus. La petite s'en retourna bien triste à la maison et dit en arrivant à sa mère:

— Maman, il n'est pas fin ce boucher-là, il dit qu'il n'a plus de bébés à vendre.

virer pour s'enquérir de ce que l'on voulait, le digne homme se vêtit à la hâte.

C'était un paysan qui arrivait d'un hameau voisin, et venait prier le recteur de se rendre près d'une personne mourante qui réclamait ses secours. Aussitôt, M. Bernard fut prêt à le suivre; et après avoir vivement recommandé sa douce Marie au soin de sa gouvernante, il partit.

L'aurore commençait à blanchir le ciel, et le soleil venait dorer de ses rayons la haute cime des arbres et des rochers. Marie se leva belle et radieuse: elle revêtit une robe de blancheur éblouissante, elle se para d'une ceinture bleue à bouts flottants, et arrangea ses cheveux soyeux avec art et symétrie; elle descendit ensuite au jardin, et composa un bouquet de roses et de jasmins. Fox suivait tous ses mouvements, et semblait soupirer à sa belle maîtresse.

La vieille servante, qui savait Marie au jardin, s'occupait sans défiance, du soin ordinaire du ménage, sachant bien que la jeune fille ne pouvait sortir sans passer devant elle.

Cependant Marie, après avoir fait plusieurs fois le tour des allées atteignait une petite porte qui donnait sur la campagne, et qui jusqu'à ce moment, avait toujours été fermée avec soin; par un oubli fatal, la clé était restée sur la serrure. Marie s'arrêta; puis elle commença comme font les enfants, par jouer avec, la tourna, la retourna à plusieurs reprises, et la porte s'ouvrit. Marie s'élança joyeuse dans la campagne. Fox la suivait pas à pas, s'arrêtant quand elle s'arrêtait; elle arriva bientôt sur la roche déserte, d'où elle avait aperçu Gabriel pour la dernière fois. Elle se promena longtemps sur la pointe escarpée, puis elle vint s'asseoir sur la pente, du côté de la mer.

Aux sons lointains de la cloche du village, Marie se leva dans un saint recueillement, dans une muette extase, et se mit à genoux les yeux tournés vers le ciel. Le vent, agitant doucement les vagues produisait un faible murmure; les abeilles bourdonnaient dans les landes et à la crête fleurie des promontoires. Tout à coup, Marie tressaillit, se leva de nouveau, s'inclina en prêtant l'oreille comme si une voix l'eût appelée du fond de la mer, se pencha au dessus de l'abîme et s'enveloppant de ses longs cheveux dénoués comme d'un manteau, elle s'élança en s'écriant d'un ton bas et mystérieux:

Me voilà, ami; me voilà!

La vague s'ouvrit écumeuse et béante pour recevoir le corps de Marie, puis elle se referma sur sa proie; mais elle se rouvrit aussitôt, car Fox avait vu tomber sa maîtresse et voulait la sauver.

Il parvint à la saisir par sa robe, et nagea courageusement, entraînant toujours vers le rivage la pauvre enfant, qui ne donnait plus signe d'existence.

A CONTINUER.